

SA VIE D'ARTISTE

PROLOGUE

Le 26 février 1978

Vézac, 951 habitants

Elle courait à en perdre haleine. Au sol, les ombres des arbres défilaient, menaçantes. Camouflée par le crépuscule, elle jouait son atout majeur : elle connaissait la forêt comme sa poche. Peu importait ce manque de visibilité, Eline savait où elle allait. Elle avait pris la première allée sur la droite. Plus vite. Son souffle se faisait court. Pas le temps de ralentir. Il était là, sur ses traces. Le Diable en personne. Elle avait peur. Ses enjambées devenaient fragiles, son pied bien moins sûr. Elle s'arrêta deux secondes, le silence régnait, laissant place à l'angoisse. Seul le vent dans les branches sifflait inlassablement. Où était-il ? Il ne la laisserait pas s'en tirer comme ça, pas après ce dont elle venait d'être témoin. Sa meilleure amie lui avait dit « il prend mon corps, il prend mon âme, il m'aime comme personne ne pourra jamais m'aimer ». Ce soir, elle l'avait vu faire.

Du haut de ses dix ans, elle savait que le Diable n'abandonnerait pas.

Rejoindre sa cabane. C'était son seul but, elle y serait en sécurité. Malgré ses jambes engourdis par le froid, elle trouva au fond d'elle la force de repartir. L'instinct de survie. Ce sentiment primitif de devoir fuir coûte que coûte, oubliant momentanément tout le reste. Elle avait abîmé sa jolie robe blanche. Sa maman lui avait pourtant demandé d'en prendre soin. Elle ne serait pas contente d'elle en la voyant dans un tel état. Ses mains étaient écorchées, elle n'avait pas fait exprès de mettre du sang sur le tissu.

Sa progression se fit subitement difficile. Sa vision se troubla, tout devint soudainement flou. Il la suivait de près, elle le savait. Elle pouvait imaginer ses deux yeux rouges qui la poursuivaient. Les battements de son cœur résonnaient comme des tambours dans sa poitrine. Certainement la suivait-il grâce à cet orchestre. Une véritable symphonie mortelle. Peut-être dansait-il au rythme de sa peur. Elle s'effondra, brutalement.

Février 2001

Eline se redressa en sursaut, les yeux écarquillés. Elle était tremblante et couverte de sueur. Ce cauchemar hantait régulièrement ses nuits. Elle se retrouvait dans cette forêt, contrainte et forcée de fuir, piégée par son sommeil. Elle tourna la tête sur sa droite. 4h04. Une pointe aigüe lui traversa douloureusement le haut du dos. Le torticolis qui lui chatouillait régulièrement la nuque était de retour ce matin. Incapable de se réinstaller au royaume des rêves pour cette nuit, elle se leva maladroitement, encore abrutie par sa course interminable, et se dirigea vers sa petite cuisine.

Le calme régnait. Ce silence qu'elle aimait tant. Eline mit la bouilloire en route en regrettant, comme à chaque

fois, ce bruit parasite. Un thé l'aiderait à démarrer la journée du bon pied. Assise sur son haut tabouret rafistolé par ses soins, elle resta perdue dans ses pensées quelques minutes, les yeux rivés vers ce tableau qu'elle admirait tant. Une scène abstraite qui, d'après son auteur, représentait l'amour. Elle avait trouvé cette toile dans le grenier de sa mère lorsqu'elle cherchait de la vieille vaisselle pour s'installer dans son nouvel appartement. Cette maison avait toujours caché de vieux bibelots en tous genres. Sa mère était une fana de brocante. Le tableau était emballé dans un vieux drap, coincé entre deux cartons recouverts de poussière. La jeune femme, curieuse, l'avait attrapé et l'avait dévoilé délicatement, comme s'il s'agissait d'un trésor. Cela avait été un coup de cœur. Véritable férue d'art, Eline s'évertuait à comprendre le cheminement de chaque œuvre. Elle tenait ça de son père. Elle pouvait rester des heures entières immobile, appréciant et pensant chaque détail. « Chacun de nous a quelque chose à dire, lui expliquait son père, peu importe la façon de le faire, le tout c'est de s'exprimer. » Eline avait longtemps médité là-dessus, se demandant ce que son institutrice voulait raconter à travers ses dessins noircis grossièrement au fusain. Elle-même était devenue artiste, mais elle refusait de se présenter comme tel. Elle ne se présentait d'ailleurs pas du tout. Elle ne rencontrait personne. Elle

méprisait le genre humain. Ces êtres rongés par le mensonge et le vice, tellement assoiffés de pouvoir qu'ils en oubliaient la nature même des choses. Pour elle, l'importance d'une goutte d'eau était pourtant bien plus grande que toutes les parures de bijoux que ces actrices hollywoodiennes exposaient à outrance.

Elle était considérée comme une sculptrice contemporaine très appréciée. Son style épuré collait parfaitement avec le mouvement écolo du moment. Cependant, malgré son ascension actuelle, Eline savait au fond d'elle-même qu'il manquait quelque chose pour qu'elle devienne une artiste accomplie. Elle pensait manquer d'âme et voyait son mérite comme une imposture. Ses œuvres ne méritaient pas autant de succès, elles étaient inachevées. Sa sensation d'être morcelée, de ne pas appartenir à ce corps, de chercher constamment la pièce manquante, tout ça lui était de plus en plus difficile à porter. Trouver la clef pour ne faire qu'un, se réunir, former une unité complète pour exister enfin. Elle camouflait ce complexe en s'enfermant dans son atelier des jours entiers, oubliant de manger, tapant dans la pierre encore et encore, parfois si brutalement qu'elle ne se reconnaissait pas. Envahie par le bruit de toutes ces résonnances, elle détestait cet inconfort auditif, mais elle en avait besoin. Toujours plus. Toujours

plus fort. Les coups rapides du métal sur la pierre s'accéléraient pour ne plus laisser aucune place au calme. Le désordre, la brutalité, la douleur même. Pour qu'enfin, à bout de force, vidée, tout s'arrête. Le silence, enfin... La reconstruction. Elle aurait tout donné pour conserver ce sentiment, bien trop éphémère, d'être vraie. L'ordre naît du désordre.

Le sifflement de la bouilloire la sortit finalement de ses pensées. Machinalement, elle prit sa tasse, toujours la même, y plongea avec application son sachet de thé à la vanille, versa l'eau bouillante, et ajouta une cuillerée de miel pour adoucir encore un peu plus la potion. L'odeur vint immédiatement chatouiller ses narines, l'emplissant d'un sentiment de bien-être. C'était le même rituel tous les jours.

Dehors, la nuit régnait toujours. Il fallait attendre encore quelques heures avant de pouvoir assister à la naissance des premiers rayons de soleil. La maison était isolée. Des champs à perte de vue embrassaient le quotidien d'Eline, changeant de couleur en fonction des saisons. Elle aimait ce désert de verdure plus que tout. Au loin, une forêt bordait l'horizon, à la fois apaisante et angoissante. En ce mois de février, les arbres dégarnis dominaient ce territoire, attendant le printemps pour retrouver un peu de gaité. Tout l'hiver, elle avait attendu

les premiers flocons de neige. Chaque matin, elle espérait pouvoir être témoin de ce spectacle magnifique. Ce manteau parfaitement lisse qui recouvre chaque relief à la perfection. À sa grande déception, la fin de l'hiver approchait sans même un flocon.

Installée juste devant la fenêtre, elle attendait patiemment le jour, profitant de chaque minute dans un silence profond. Aucun animal de compagnie, pas de radio, juste une tasse de thé fumant entre les mains.

Comme tous les lundis, Eline savait qu'elle aurait un message de son agent ce matin à la première heure. Stéphanie représentait ses intérêts depuis presque cinq ans. Sa sensibilité artistique développée était un atout majeur. En vraie professionnelle, elle avait elle-même pris contact avec Eline après avoir pu étudier une de ses sculptures chez une amie. À cette époque, Eline ne bénéficiait d'aucune notoriété. Pas besoin de public pour être artiste, la création n'a besoin d'aucun jugement, d'aucun applaudissement pour exister. Mais, rattrapée par la réalité financière, elle avait accepté volontiers la proposition de Stéphanie. Elle avait d'ailleurs immédiatement été charmée par le sens du relationnel de son nouveau manager. Son sens de l'organisation lui

permettait de se reposer sur un fonctionnement rassurant, plein de repères et d'habitudes. Stéphanie négociait pour elle ses contrats, ses cachets, gérait les médias. En véritable intermédiaire, ce fut sur une relation de confiance absolue que s'était établi le lien entre ces deux femmes.

Malgré une excellente entente, Stéphanie n'avait jamais approché la maison d'Eline. Elle avait su déceler sa pudeur et respectait son besoin d'intimité. La plupart de leurs échanges se faisaient par e-mails, moyen de communication privilégié d'Eline. Ce matin-là, il en fut autrement. 8h30 précise, le téléphone fixe sonna. La sonnerie stridente lui raidit immédiatement la mâchoire.

- Allô.
- Bonjour Eline. C'est Stéphanie.
- Ponctuelle comme d'habitude..., dit Eline en attrapant sa deuxième tasse de thé.
- Oui, mais il fallait que je te parle de vive voix ce matin.

Stéphanie avait une voix vive et rassurante dont tout le monde vantait les mérites, ce qui d'ailleurs l'avait motivée à prendre des cours de chant. Bien qu'elle ne l'entende pas tous les jours, Eline se surprenait à aimer ce son mélodieux à chacun de leurs échanges.

- Je t'écoute.
- Tu te souviens de Raphaël Ourlet ?
- Le peintre dont tu m'avais parlé l'année dernière ? Celui qui peignait avec son sang ?
- Oui. J'étais à son expo ce week-end. Une galerie privée sur Nice, le paradis pour les artistes. Le lieu est exceptionnel. J'ai pu rencontrer le propriétaire et entrer en négociations.

Elle avait préparé son discours depuis la veille. Eline avait besoin d'être ménagée et préparée pour accepter une telle demande. Elle le savait. Elle avait donc passé la nuit à émettre des hypothèses sur la réaction de sa cliente. Son métier était basé sur l'anticipation. Plan A, plan B et plan C, rien n'était laissé au hasard. Elle savait que son poste était constamment sur la sellette. Les artistes sont capricieux et n'appartiennent à personne, ils n'ont que faire des contrats. D'autres agents, tels des vautours, surveillaient constamment l'évolution d'Eline et d'autres artistes qu'elle avait sous sa coupe, prêts à passer un coup de fil pour récupérer un talent dès qu'ils en auraient l'occasion. Une pression quotidienne que Stéphanie avait appris à gérer au fil du temps.

Ce matin, entortillant ses amples boucles de cheveux roux autour de ses doigts, elle prenait soin de parler délicatement pour ne pas agresser sa petite protégée. Elle

avait toujours senti en elle une fragilité qui contrebalançait clairement sa passion pour la sculpture. Le paradoxe de cette jeune artiste la séduisait au plus haut point. Elle savait son talent immense, mais était contrainte de jongler avec ses faiblesses relationnelles. Assise derrière son bureau, elle retira ses lunettes de vue d'un geste habile et s'enfonça dans son fauteuil avant de continuer.

- Il s'appelle Stanley Ducker. Il vient de Bradenton en Floride. De mère française, il a grandi et fait ses études sur l'autre continent. Diplômé d'une grande école d'art, il a débarqué en France il y a trois ans. Ça, c'est pour la petite histoire. En ce qui nous concerne, c'est un homme simple et charmant, et surtout avec un carnet d'adresses grand comme mon bras. Je lui ai montré une partie de ton travail. Il apprécie ta façon de te présenter à travers tes œuvres. Il avait déjà entendu parler de toi, ce qui est une bonne chose. Mais il aimerait te rencontrer avant de conclure un éventuel accord.
- Donc tu veux...
- J'aimerais que tu y réfléchisses une journée. C'est important. Ça pourrait être un tournant énorme dans ta carrière.
- Tu sais que c'est compliqué tout ça.

- Je sais, penses-y. Nice n'est pas non plus l'autre bout du monde. On fait l'aller-retour. Tu ne regretteras pas cette rencontre.
- Je t'envoie un mail demain.
- Prends ton temps.

En raccrochant, Eline se sentit déjà sous pression. Cela sortait de son domaine de compétences. Mal à l'aise, agacée, elle avait besoin de respirer. Enfilant à la va-vite un long gilet gris clair qui trainait sur le dossier d'une chaise de la cuisine, elle partit se ressourcer en faisant la seule chose qui la libérait : taper dans la pierre.

- Eline ?

Il était 16h30. Le train fonçait à toute allure pour rejoindre enfin la petite gare d'Aurillac. De là, elle prendrait un taxi que Stéphanie lui avait déjà réservé pour retrouver son chez elle. La correspondance à Clermont-Ferrand lui avait permis de se dégourdir rapidement les jambes et de respirer un peu d'air frais, mais il était grand temps que ce voyage prenne fin. Assise à sa droite, Stéphanie pianotait sur son ordinateur portable sans prendre le temps de lever les yeux. Depuis plusieurs années, elle ne voyageait qu'en première classe. Elle était convaincue que la seconde classe était sale et vétuste. Son mari avait beau lui expliquer qu'il ne fallait pas vivre sur des préjugés, elle n'en faisait qu'à sa

tête et multipliait les caprices. Les deux femmes étaient donc très correctement installées. Stéphanie semblait tout à fait à son aise. Les sièges étaient confortables, mais ce confinement dans une boîte à roulettes n'était pas du goût de son invitée. Au plus profond de ses pensées, Eline gardait les yeux dans le vague, le front collé à la fenêtre. Posant délicatement une main sur sa cuisse, Stéphanie réussit tant bien que mal à attirer son attention.

- Pardon ? Désolée... j'étais partie loin.
- Ne t'inquiète pas pour ça. Je suis juste ravie que l'entretien se soit si bien passé. Un peu sur la réserve de ton côté, mais bon, on ne va pas te changer.

Les arbres filaient au loin. Elle restait imperturbable, le visage figé.

- Je sais que ça te perturbe d'être présente au vernissage. Mais Stanley a raison. Il faut que tu prennes les devants pour présenter ton travail. Ce n'est qu'une soirée. Et tu ne seras pas toute seule... je serai là moi.

Eline tourna instinctivement la tête en entendant un bébé hurler. Il était rouge écarlate et gesticulait dans tous les sens dans sa petite combinaison bleu ciel. La

déformation que subissait son visage en proie à la colère était impressionnante. Sa mère avait beau user de tous les stratagèmes qu'elle connaissait, ni le hochet ni les sourires ne parvenaient à bout des cris de son bambin. Il ne manquait plus que ça. « Que quelqu'un lui donne une sucette pour lui clouer le bec », se dit-elle. Eline n'avait pas tout à fait l'instinct maternel. Petite pourtant, elle aimait jouer à la poupée dans sa chambre, mais en grandissant, elle avait perdu l'envie d'élever un enfant dans un monde pareil.

Le ton adouci que Stéphanie avait employé pour lui parler rassura Eline sur-le-champ. Elle regardait désormais son agent, ignorant les pleurs. Elle avait choisi un tailleur bleu marine pour l'occasion. Des broderies discrètes courraient sur ses épaules, conférant à la veste un côté raffiné. Cet ensemble aurait pu lui donner un air strict, mais aucune rigidité ne pouvait ressortir de cette femme. Même la tenue la plus chic paraissait d'une simplicité extrême lorsqu'elle la portait. Eline, quant à elle, avait enfilé un jean qu'elle avait pris soin de choisir non troué, et un chemisier blanc, se disant que ça ferait l'affaire. Inutile d'attirer l'attention avec des fringues extravagantes. De toute façon, son dressing n'était pas des plus distrayants. Noir, blanc et gris peuplaient son armoire, cela lui évitait de réfléchir trop

longtemps devant le miroir. La seule jupe qu'elle avait n'était pas sorti de sa penderie depuis au moins un an. Encore une idée de sa mère lors d'un après-midi « shopping » qu'elle avait subi du début à la fin. Elle ne portait aucun intérêt à la mode.

- Je sais tout ça.
- Pas de discours, pas de spectacle. Juste ta présence, pour que le public puisse enfin mettre un visage sur tes créations. Les journalistes vont s'arracher ce scoop.

Stéphanie savait à quel point il était important de conserver sa notoriété lorsqu'on avait la main dessus. Il fallait faire briller Eline par son œuvre, mais aussi par son physique. La jeune femme était d'une beauté hors du commun. Toujours avec ses cheveux blonds remontés dans un chignon fou, elle était dotée d'une sensualité qui aurait bouleversé n'importe qui. Paradoxalement, ses deux yeux noirs comme l'ébène pouvaient mettre mal à l'aise quelques interlocuteurs, mais Stéphanie savait qu'Eline ne fixerait jamais personne droit dans les yeux. Son teint pâle donnait l'impression d'une peau vierge de toute agression. Seul son grain de beauté de quelques centimètres sous l'œil gauche venait marquer ce velours rosé. Elle en était certaine, tous les invités, qu'ils soient politiciens,

artistes de renom ou hommes d'affaires, seraient subjugués par son charme.

Stanley avait promis à Stéphanie de la tenir informée très rapidement de la date qu'il aurait choisie. Elle était impatiente. Elle s'imaginait déjà une soirée grandiose dont on parlerait jusqu'à Paris. Une publicité au-delà de ses espérances.

Le train s'apprêta à entrer en gare. Il ralentit et une voix d'homme assez roque annonça aux passagers leur arrivée et leur souhaita une bonne fin de journée. Sa valise déjà en main, Eline commençait à taper du pied, elle n'avait écouté que d'une oreille le message du conducteur, n'aspirant qu'à quitter cette machine furieuse. Sortir le plus vite possible. S'éloigner de cette cohue humaine bruyante et puante. Au moins le taxi serait silencieux. Elle se sentait fatiguée, atteinte par tout ce stress qu'elle recevait autour d'elle.

Des chauffeurs les attendaient déjà, prêts à partir. Ils devaient appartenir à la même compagnie. Les deux femmes se séparèrent après une rapide embrassade au pied de la gare, prenant deux voitures différentes, deux directions opposées, deux vies aux antipodes.

Stéphanie, exaltée, avait voulu garder toute sa discrétion et sa sérénité pour ne pas effrayer Eline.

Mais elle ne put s'empêcher de prendre son portable juste après avoir donné sa destination au chauffeur.

- Fred ! Prépare-toi pour un resto, on a quelque chose à fêter ce soir !

3 mars 2001

Monsieur Albuel était installé confortablement dans son nouveau fauteuil en cuir marron. Les jambes croisées, il observait attentivement Eline qui venait de prendre place en face de lui. La pendule affichait 17h03. Durant une dizaine de secondes, personne ne parla. C'était le rituel. Seules leurs deux respirations se faisaient entendre. Le moment de faire le vide.

Ce rendez-vous mensuel avait été proposé par sa mère il y a quelque temps déjà. « Tu ne peux pas rester comme ça, lui avait-elle dit. Il va falloir que tu arrives à avancer. Il n'y a aucune honte à suivre une thérapie. Ma copine Odette a bien été le voir parce qu'elle s'était mise à avoir peur de se décomposer à la mort de sa mère. Donc tu

vois bien, tu ne seras pas la pire. » Cette amie, qui côtoyait le même club de lecture, lui avait parlé de ce psychiatre très réputé dans la région. Elle en faisait l'éloge. Il pouvait faire des miracles, un grand magicien du cerveau humain.

Il avait une quarantaine d'années, de grands yeux bleus et des cheveux bruns mi-longs. Eline trouvait cet homme remarquablement beau. Son visage au teint mat possédait une multitude d'expressions plus mystérieuses les unes que les autres. De nombreuses questions avaient envahi les pensées d'Eline lorsqu'elle l'avait rencontré pour la première fois. Elle aurait voulu en savoir un peu plus. Elle aurait parié sur le fait qu'il ait des origines méditerranéennes. Malgré le calme qui l'habitait, il parlait beaucoup avec les mains, typique des gens du Sud. Elle avait lu dans un magazine que les personnes qui communiquaient par des gestes actifs avaient tendance à être perçues comme étant charismatiques. C'était le cas de monsieur Albuel. Pendant quelques années, il avait été maître de conférences. Il excellait en psychologie cognitive et faisait salle comble à chacune de ses apparitions. Il prenait toujours le temps de poser ses mots, de parler doucement. L'impact qu'il réussissait à créer était remarquable. À chaque geste, il envoyait une vague du parfum qu'il portait. Une odeur à la fois

douce et légèrement épicée qui s'imprégnait dans le nez d'Eline pour quelques heures à chaque rendez-vous. Le temps en sa compagnie était agréable. Seulement, les séances passaient et rien ne changeait. Ces trous noirs qui obscurcissaient son enfance étaient toujours bien présents. Impossible de finir le puzzle de son passé, il lui manquait bien trop de pièces. Elle avait beau se sentir relâchée et en sécurité dans ce cabinet qui ressemblait certes plus à un petit salon qu'à un lieu médical, sa mémoire lui faisait défaut.

- Bonjour Eline.
- Christophe, dit-elle en le saluant.

D'un commun accord, ils se vouvoyaient, mais s'appelaient par leurs prénoms respectifs. Douce liaison entre l'aisance et le respect. Le médecin pensait qu'un peu plus d'intimité permettrait un lâcher-prise indispensable à la réhabilitation de sa mémoire. Eline souffrait d'un hypercontrôle de sa personne. La source de ce trouble était très certainement une souffrance émotionnelle qu'elle n'avait pas été capable d'intégrer. D'où ses trous noirs. Elle ne voulait pas se souvenir. Son esprit avait pris le dessus pour la sauver, pour qu'elle puisse réavancer. Sa sensibilité avait été gelée, elle s'était fermée pour ne plus sentir. Comme beaucoup de personnes dans ce cas-là, son intellect était très

développé. Monsieur Albuel savait pertinemment qu'il pouvait avoir avec Eline des discussions très pertinentes. Il aimait ces moments. Mais malgré une hypersensibilité psychique qu'il pouvait deviner, sa jeune patiente s'obstinait à afficher une grande rigidité, seule protection pour ne pas souffrir. Seule Eline possédait la clef pour avancer. Il pourrait l'orienter, la mettre dans de bonnes conditions, mais malheureusement il n'était pas décisionnaire du déclic qui lui ferait se souvenir. Il prit le temps de s'humidifier les lèvres avant d'entamer la conversation.

- Nous avons entamé une discussion la dernière fois qui semblait vous tenir à cœur. Nous avons parlé du lien d'amitié.
- C'est vrai. Mais pour pouvoir en débattre, il faudrait déjà que l'on sache comment définir l'amitié. C'est quoi au juste ?
- À vous de me le dire. J'imagine que chacun d'entre nous a sa définition propre.
- C'est le problème. Comment s'entendre sur une chose qui concernera deux personnes si cette chose est considérée différemment par chacun ?
- Quelle est votre idée à vous ? Comment qualifieriez-vous ce sentiment ?
- Pour moi ce n'est pas un sentiment.

Son index tapotait sur sa bouche. Le médecin aurait aimé débattre du sujet en dégustant un de ces gros cigares qu'il aimait tant. Son ami Rey lui en ramenait une boîte de douze à chacune de ses escapades à l'autre bout du monde. C'était lui qui l'avait initié à cette douce dégustation il y a quelques années. Il lui avait alors détaillé les différents éléments d'appréciation. Examen de l'aspect du cigare, compacité évaluée à la main, sensations gustatives avant l'allumage, Christophe avait été épaté par la complexité de la chose, mais il s'était rapidement pris au jeu. En véritable autodidacte, il avait appris le vocabulaire utilisé, mais passer de l'initiation à la maîtrise allait être long. Il avait encore en tête la douce odeur diffusée lorsqu'il ouvrait un de ces coffrets. Les arômes n'avaient aucune limite. Ils pouvaient être boisés, sucrés, torréfiés, épicés. Il se souvint alors d'une soirée chez Rey où il avait pu déguster un cigare classique du Nicaragua qui apportait avec rudesse une odeur de camphre et d'iode. Cet unique souvenir lui fit monter la salive vers le fond de la gorge. Douce sensation.

Assis bien au fond de son fauteuil en cuir, il écoutait attentivement son interlocutrice. Travailler dans l'échange, surtout ne pas porter de jugement. Son but était de laisser gentiment Eline s'ouvrir, l'incitant à